

L'HISTOIRE D'UNE TRADUCTION

Dès sa parution, le roman de Cervantès eut un tel succès que les traductions se multiplièrent dans toute l'Europe. En France, et jusqu'au dernier travail d'Aline Schulman, le texte de *Don Quichotte* a vécu – et parfois subi – bien des aventures...

La presse n'a pas fini de saluer le formidable travail d'Aline Schulman – dont la traduction de *Don Quichotte* parue au Seuil à l'automne dernier vient de singulièrement renouveler le genre –, qu'on annonce déjà, pour la rentrée 2001 (!), une nouvelle traduction, supervisée par Jean Canavaggio dans la collection " La Pléiade ". Un travail qui tiendra compte de la dernière édition établie en Espagne par Francisco Rico, et dont l'ambition affichée est de satisfaire à la fois les partisans d'un texte simple, accessible, pour le grand public, et ceux d'une traduction plus savante, accompagnée d'un véritable appareil critique qui prendra en compte les travaux les plus récents sur l'œuvre elle-même, son auteur et son siècle. Ailleurs, on appelle ça la quadrature du cercle. Ainsi donc, près de quatre cents ans après la publication par Cervantès de ce texte enchanté, sa vérité et les transpositions qu'on en fait régulièrement dans d'autres langues suscitent un peu partout des polémiques enflammées, des débats d'école, des analyses critiques qui alimentent les controverses. Et l'histoire des traductions en français de *Don Quichotte* est tout entière marquée par ces disputes qui, aujourd'hui encore, se poursuivent.

Faut-il, et à quel prix, coller au texte, même dans ses recoins les plus datés, dans ses principes de répétition justifiés par sa diffusion orale propre à l'Espagne du II^e siècle ? Doit-on tout conserver du texte, redondances, longueurs, et que risque-t-on à l'exercice des abrégés ?

Jusqu'où peut-on alourdir la lecture en sacrifiant à tout un appareil critique de notes de bas de page, d'annexes et de glossaires, qui certes, permettent de replacer le livre et son auteur dans toute la complexité de leur époque, mais qui hachent la progression et obligent à sortir du texte ?

Aline Schulman est la dernière à s'être colletée à ces questions sans fin. Elle l'a fait avec une passion et une rigueur qui ont suffi... à relancer le débat. Un débat qui, en France, dure depuis 1614, date à laquelle César Oudin, neuf ans après la parution de la première partie de *Don Quichotte* en Espagne, en publie la première traduction. Il faut dire que César Oudin a du temps de libre. Ancien secrétaire de monseigneur le Prince de Condé, il fut aussi interprète du roi Henri IV, assassiné en 1610 par ce Ravailac-là ! En 1614, donc, paraît l'impeccable version de la première partie du *Quichotte*, qui servira longtemps de référence.

La seconde partie fut, elle, " traduite fidèlement en nostre langue " par François de Rosset, érudit lui aussi, médiocre poète mais interprète diligent, puisqu'elle paraît en France en 1618, trois ans à peine après la sortie en Espagne.

Cette version du *Quichotte* – " traduite par César Oudin et François de Rosset

" – fera longtemps autorité. Même si le succès du livre inspire quelques concurrents. Ainsi Filleau de Saint-Martin qui publie une traduction complète en 1678 que Sainte-Beuve, qui ne s'y connaissait pas plus que ça, trouvait " une des meilleures dans le goût du XVII^e siècle, et des plus belles ", comme on disait alors. Ainsi Saint-Martin de Chassonville, en 1744, Lefebvre de Villebrune en 1777 ou, la même année, l'abrégé de Vacquette d'Hermilly, qui inaugure le tragique genre du *digest*, à une époque où pourtant la télévision était loin d'exister...

En 1799, Jean-Pierre Claris de Florian, petit-neveu de Voltaire, met enfin les pieds dans le plat. Il résume certains passages lorsqu'il trouve qu'ils se répètent trop – comme la description des chevaliers errants –, il allège le castillan de Cervantès, il tranche, il choisit, plus soucieux d'élégance que de fidélité. Marquée par la fadeur de sa propre littérature (" de la soupe au lait ", disait Marie-Antoinette de ses romans), sa traduction fut souvent critiquée. Elle avait au moins le mérite de poser la question de la fidélité... Rien à dire par contre sur celle de Bouchon-Dubournial, en 1807, si ce n'est qu'il semble " se boucher le nez pour traduire certaines pages 1 ". Pas grand-chose sur celles de Lucien Biart (1878) ou Jean Babelon (1929).

En revanche, il convient de s'arrêter sur deux traductions qui, de manière très différente, ont marqué l'histoire française de cette œuvre.

La première est l'œuvre, en 1836, de Louis Viardot. Pendant près d'un siècle elle restera la seule traduction de référence. Louis Viardot est un érudit mondain comme le XIX^e siècle a su en produire dans les milieux aisés. Directeur du Théâtre italien de Paris, il est marié à Pauline Viardot-Garcia, célèbre cantatrice spécialiste de Gounod et de Meyerbeer, sœur de la Malibran et grande amie de Georges Sand et de Tourgueniev. Louis Viardot reconnaissait que la seule étude préparatoire à laquelle il avait consenti avant de se lancer, avait été de relire Montaigne. " Le véritable Don Quichotte français est pour longtemps encore celui de Viardot " écrivait Maurice Bardon au début des années trente. Pourtant on s'aperçoit dans cet hommage appuyé que, lorsqu'il cite un extrait du texte, il préfère le retraduire lui-même... Ainsi de cette fameuse première phrase, qui devient sous sa plume : " Dans un village de la Manche, dont je ne veux pas me rappeler le nom, il n'y avait pas longtemps que vivait un de ces hidalgos qui ont lance au râtelier, vieille rondache, maigre haridelle et limier de chasse ". Nous ajoutons donc cette version préfacière, tout début d'une autre traduction qui ne vit jamais le jour, malgré l'envie qu'en avait, semble-t-il, son auteur virtuel...

La seconde traduction qui a marqué l'histoire française de Don Quichotte est à peu près inconnue. Elle est l'œuvre de Xavier de Cardaillac et de Jean Labarthe, et ses quatre tomes ont été publiés à Toulouse, aux éditions Privat, entre 1923 et 1926. Dans la préface qu'il donne de sa révision de la traduction d'Oudin et Rosset, Jean Cassou rend un hommage appuyé à la singularité de celle de Cardaillac et Labarthe : " le caractère, on pourrait presque dire l'accent franchement méridional (de cette traduction) met en relief tout le côté pittoresque de l'original. Pour un lecteur familiarisé avec les tours luxuriants et ingénieux

L'HISTOIRE D'UNE TRADUCTION : *DON QUICHOTTE*

communs aux langues occitanes, cette traduction, ou plutôt ce commentaire toulousain est fort savoureux "...

En 1928, Jean Cassou décidait en effet de reprendre la traduction originale de Oudin et Rosset, dont l'archaïsme impose une révision totale. Pour lui, c'est à partir de celle-ci qu'il faut actualiser la lecture. Il va en dépoussiérer la langue, avec d'infinies précautions, à travers lesquelles on devine les soucis qui, aujourd'hui encore, alimentent les débats : " Le texte espagnol, avec ses redondances particulières à cette langue et ses articulations constantes est, en lui-même, suffisamment explicite, insiste-t-il dans sa préface. La moindre exagération dans ce sens le fait verser dans la prolixité. La tâche du réviseur a donc consisté à alléger la traduction, à la détacher, sur certains points, du texte espagnol auquel elle adhérerait avec une trop visible satisfaction. Cette allure oratoire et précise, appuyée, légèrement enflée produit en espagnol un effet d'humour inimitable. Si le français y insiste, l'humour se perd : il ne reste que grandiloquence, abondance diffuse et pédantisme. "

Ainsi, la question de la traduction, de sa justesse et des audaces que l'on peut s'accorder s'est-elle posée de tout temps. Aline Schulman, dans le dernier parti qu'elle a pris, apporte de nouvelles réponses. Elles seront, cet après-midi, dans le petit cloître de l'abbaye, au cœur des débats qui suivront ces vingt-quatre heures de lecture.

1. *Maurice Bardon, préface à l'édition des classiques Garnier (1931), republiée par Bordas en 1992.*
2. *Op. cit.*

Source : <http://www.mle.asso.fr/banquet/n37/edition1.htm>